

Belfort La base secrete de l'Otan

Dans les entrailles du mont Salbert, au-dessus de Belfort, se cache le « fort de l'Otan », une station radar souterraine des années 1950. Un site spectaculaire et énigmatique qu'une association de passionnés s'attache à restaurer. **PAR CHARLES GIOL**



Front de l'air Membre du commandement intégré de l'alliance atlantique de 1949 à 1966, la France, avec l'aide des États-Unis, assure sa défense aérienne depuis la vaste salle des opérations de ce centre de détection, chargé de repérer la menace venue de l'autre côté du rideau de fer.

CHRISTINE DOWAS/MAX PPE

S

a silhouette constitue pour partie l'horizon des Belfortains. Le mont Salbert, large éminence boisée qui s'élève au nord-ouest de la ville du *Lion*, est un lieu de promenade prisé de ses habitants. De son sommet, on découvre, vers le nord, le massif des Vosges, dont le Salbert constitue le premier contrefort. Vers le sud se dessine au loin la ligne des montagnes du Jura. Le regard plonge alors vers Belfort, dont saute aux yeux le caractère hautement stratégique: entre les deux chaînes montagneuses, la ville et sa citadelle, érigée par Vauban puis renforcée au début du XIX^e siècle, verrouillent l'étroit passage reliant la plaine d'Alsace et le bassin rhodanien. Après la guerre de 1870, qui vit la garnison belfortaine résister héroïquement au siège des armées allemandes, permettant à la ville de rester française, au contraire du reste de l'Alsace, le Salbert a, comme bien d'autres sommets de la région, été couronné d'un ouvrage défensif, le fort Lefebvre, pour protéger une cité dès lors en première ligne face à l'Allemagne. Aujourd'hui, ses vestiges subissent inlassablement les outrages du temps. ...



Désert des Tartares

Le vénérable fort Lefebvre couronne le Salbert (à g.). De type architectural Séré de Rivières, il défendait la région face à l'Allemagne après les annexions de 1870. L'ouvrage G, édifié de 1953 à 1958, lui succède (à dr.). Mais cette fois, la discrétion prime : caché à 80 m sous terre pour échapper aux regards et aux bombes, il est chargé, grâce à ses consoles radar (ci-dessous), d'espionner le ciel à la recherche des bombardiers soviétiques.

... Mais sur le Salbert, il est un autre site militaire abandonné. Un édifice insoupçonné, car celui-ci est souterrain. De l'extérieur, le secret de sa présence n'est trahi que par de maigres indices. Quelques hectomètres avant d'arriver au sommet, au bord de la route qui grimpe à travers les hêtres, une chape de béton coulée à flanc de montagne jure dans le paysage. Sur la gauche de cette longue bande grise, la présence insolite d'un rideau de fer fait lever un sourcil. Mais rien ne prépare à ce qui se cache de l'autre côté. Une fois l'entrée déverrouillée par notre guide, Hubert Schmalz, nous pénétrons dans un univers labyrinthique, creusé dans les entrailles du Salbert.

Plus de trois ans de restauration

«L'ouvrage s'étend sur 10 000 m², répartis sur quatre étages. C'est comme si on avait construit un immeuble entier sous terre», détaille M. Schmalz. En 2016, ce Belfortain s'est lancé dans un projet fou : sauvegarder et valoriser l'«ouvrage G», la dénomination militaire de cette station radar construite dans les années 1950, plus connue localement sous le nom de «fort de l'Otan». Avec des amis, pour la plupart d'anciens réservistes de l'armée, comme lui, il crée l'association Atomes, dont il est le président, et obtient de la municipalité de Belfort, dont dépend le mont Salbert, une convention d'occupation. Un long chantier s'engage alors. Car après l'abandon du site par les militaires en 1972, l'ouvrage G a subi, pendant près d'un demi-siècle, les assauts de nombreux vandales et amateurs d'expéditions souterraines, sans compter les dégâts dus aux chasseurs de métaux qui ont défoncé les pavages pour arracher du sol des câbles riches en cuivre. Pendant trois ans, Hubert et ses camarades s'éreintent dans le noir, à la seule lumière de leurs lampes frontales, pour



évacuer des tonnes de gravats et d'eau. Viennent ensuite, une fois l'électricité rétablie, la remise en état des sols, des plafonds et le rafraîchissement des peintures... Un travail herculéen qui permet aujourd'hui au visiteur de se replonger dans l'ambiance d'un vieux *James Bond*, celle des débuts de la guerre froide, lorsque la France se préparait à une attaque venue de l'est.

Au début des années 1950, l'Otan, émanation militaire de l'alliance atlantique conclue en 1949 entre les États-Unis et la plupart des pays d'Europe occidentale, lance un programme massif de réarmement des pays proches du rideau de fer, à commencer par la RFA et la France. Principal financeur de l'organisation, le géant américain aide notamment ses alliés à se renforcer dans le domaine de la guerre aérienne, devenue un enjeu stratégique majeur. En France, les États-Unis ne se contentent pas d'installer treize bases aériennes, où serviront jusqu'à 61 000 militaires américains à la fin des années 1950 : ils financent ...



Reportage

... aussi généreusement le développement de la flotte d'appareils tricolores ainsi que celui de la défense aérienne. C'est pour cela que dans le nord-est du pays, la zone la plus exposée à d'éventuelles incursions d'avions soviétiques, sont construites plusieurs stations radar de détection aérienne, dont l'ouvrage G.

À travers le dédale des couloirs, Hubert Schmalz nous conduit vers son centre névralgique, la salle des cartes, aussi appelée «la Cuve». Cet impressionnant centre opérationnel, déployé sur trois étages, ressemble à un petit amphithéâtre: creusées dans une paroi en demi-cercle, une dizaine de cabines convergent vers un mur jadis recouvert d'informations stratégiques ainsi que, tout en bas de la salle, vers une table recouverte d'une carte de la région. «Dans chaque cabine, des opérateurs traitaient les informations recueillies par les six antennes radar installées au sommet du Salbert, 80 mètres plus haut, explique notre guide. Dès que des appareils étaient détectés, leurs positions étaient transmises en temps réel aux militaires placés autour de la carte, qui les matérialisaient en déplaçant des figurines.» Les avions des bases aériennes voisines se tenaient alors prêts à décoller pour intercepter tout appareil suspect.

Un milliard de francs... pour rien !

Ces informations sur le fonctionnement de la base, M. Schmalz et ses amis les ont glanées dans les rares documents évoquant l'ouvrage G qu'ils ont pu dénicher, notamment au Service historique de la Défense, à Vincennes. Ils ont aussi appris que la construction de la station, de 1953 à 1958, a coûté un milliard d'anciens francs et que le chantier, financé par les États-Unis, a été supervisé par des ingénieurs américains. Dans cette fourmilière officiaient 500 hommes, français et américains.

Aujourd'hui condamné, un escalier de 332 marches creusé dans la roche reliait la station au sommet du Salbert, où les militaires dormaient dans la caserne du fort Lefebvre ainsi que dans des baraques préfabriquées.

En dehors de ces quelques certitudes, l'histoire de l'ouvrage G reste d'autant plus mystérieuse que sa garnison vivait en autarcie, sans contact avec la population. Le Salbert était alors interdit d'accès et les Belfortains n'avaient qu'une vague conscience de l'existence de la base, que leur signalaient seulement les silhouettes des antennes radar au sommet du mont. À l'époque, la plupart d'entre eux n'ont même pas su que l'ouvrage G, mis en service au printemps 1958, fut déserté par sa garnison à peine un an plus tard. À cause des progrès très rapides de l'aviation, son système radar était déjà devenu obsolète: les nouveaux modèles d'avions à réaction volaient trop haut et trop vite pour être détectés par les antennes du Salbert... Pendant plus d'une décennie, l'armée de l'air a maintenu la station en parfait état de fonctionnement: une petite équipe de militaires assurait l'entretien de ses quatre groupes électrogènes, des portes blindées à fermeture électrique prévues pour protéger la base des explosions, ou encore de son système sophistiqué de conditionnement de l'air, qui garantissait dans les souterrains une température constante de 22 degrés – elle y est aujourd'hui d'environ 15 degrés, été comme hiver. En 1972, lorsque l'armée a fini par céder ses terrains du Salbert à la ville de Belfort, ses scrupuleux gardiens ont quitté l'ouvrage G, emportant ses antennes dépassées et ses derniers secrets. Ils ont trouvé des successeurs avec les membres de l'association Atomes, dont la passion a arraché de l'oubli cet énigmatique vestige d'une époque qui, avec le retour de la guerre aux portes de l'Europe, nous paraît de moins en moins lointaine. ▢



Visiter le « fort de l'Otan »

L'Association touristique des ouvrages militaires et de l'environnement du Salbert (Atomes) organise depuis 2016 des visites guidées de l'ouvrage G. Dates et horaires sont indiqués sur son site internet (www.ouvrage-g.com). La restauration des couloirs et des salles étant en voie d'achèvement, ses membres sont en train d'y aménager un musée de la Guerre froide. Une salle téléphonie, une salle radar ou encore une salle radio évoquent les technologies militaires de

l'après-guerre à travers une collection d'objets glanés sur des bases de l'armée. Le clou de la visite, ce sont deux avions militaires des années 1960, un Mirage III E et un Fouga Magister, récupérés lors de la fermeture de la base aérienne de Châteaudun. Hubert Schmalz et ses camarades sont parvenus, en démontant leurs ailes, à leur faire parcourir les souterrains de la station jusqu'à la salle des groupes électrogènes, où ils sont désormais exposés. c. g.

CHRISTINE DUJAS/MAXPPP

Pour être aussi bien informé qu'un espion

